

L'Incubation « psychologique » ou *l'Incubation*, roman à suspense

Renée Leduc

Volume 3, Number 3, avril 1978

Pierre Perrault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200121ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200121ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, R. (1978). L'Incubation « psychologique » ou *l'Incubation*, roman à suspense. *Voix et Images*, 3(3), 421–431. <https://doi.org/10.7202/200121ar>

L'Incubation « psychologique » ou *l'Incubation*, roman à suspense

Une des « significations » que nous pouvons attribuer à *l'Incubation* vient d'une analogie tirée d'un des sens figurés de ce mot et qui se définit selon le Robert, comme étant « la période pendant laquelle un événement, une chose se préparent sourdement sans se manifester au grand jour ». Bien entendu, l'événement en préparation dont il s'agit dans ce roman, est le suicide de Néa. Ce geste tragique et fatal de la jeune femme déclenche le monologue intérieur du narrateur. Le ressassement des souvenirs de Lagarde dans la « situation narrative¹ » constitue la matière anecdotique de *l'Incubation*. Mais pour qu'il y ait « incubation », selon notre définition de ce terme, il faut que le drame se noue *secrètement* c'est-à-dire que les signes avant-coureurs du dénouement ne soient pas aisément discernables. Or, comme l'affirme P. Smart², les personnages se sentent coupables à cause de ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait : l'adultère commis par Gordon et Néa et leur part de responsabilité dans la disparition de Jack ; le sentiment de Weingerter d'avoir négligé sa femme autrefois à Vienne ; et l'impression, après coup, qu'a le narrateur qu'il aurait peut-être pu prévenir le suicide. Nous avons donc là, tous les éléments d'une œuvre assez banale *en apparence*, contenant les thèmes habituels : sexualité, jalousie, culpabilité, mort. De plus, les péripéties du drame et leurs conséquences psychologiques sur les divers personnages sont sporadiquement racontées, répétées et reprises par le narrateur dans son discours, sauf la mort de Néa qui survient à la fin du récit comme un coup de théâtre. Le développement anecdotique de « l'histoire » ne se fait donc pas à l'insu du lecteur, seul le dénouement est inattendu. En effet, puisque Gordon est le personnage qui figure le plus souvent dans les réminiscences de Lagarde, et que le narrateur durant le « temps de l'action³ » semble croire que la situation se terminera par une « paroxystique confrontation⁴ » (p. 159), c'est-à-dire un affrontement décisif entre l'ancienne maîtresse et la femme de Gordon, le lecteur ne se doute pas *pendant* la lecture du roman, que ce sera Néa qui mettra fin à la situation pénible qui dure depuis le commencement du récit. Avec une habileté consommée, l'écriture de *l'Incubation* jusqu'à quelques pages avant le dénouement, leurre le lecteur en laissant entendre

par l'entremise du narrateur, que c'est Gordon qui, incapable de résoudre son dilemme, mettra fin à ses jours (p. 162, 163). Ainsi, dans une scène inspirée par la conduite désespérée de Gordon, depuis le départ de sa femme (p. 144), Lagarde imagine le retour d'une Maggie, veuve, témoignant devant le juge d'instruction :

Maggie était revenue vêtue de noir ou peut-être de son tailleur gris acier... n'ayant rien — absolument — à se reprocher, ayant exprimé aux assises entre les séances par de prestes haussements de sourcils hochements de tête que Gordon évidemment (ça crevait les yeux, pourquoi toutes ces manigances pseudo-expertises, toutes ces questions interrogations) n'était pas n'avait pas été *in his right mind*. (P. 163.)

De cette façon, le lecteur est invité à croire au suicide probable de Gordon. Bien que le thème du suicide allié à divers personnages, revienne maintes fois dans *l'Incubation* : chez Jack (son engagement dans une unité suicidaire de combat) (p. 99), chez Néa (autrefois à Londres, elle s'était tailladé le poignet) (p. 98), d'après le discours du narrateur, c'est Gordon qui semble le plus souffrir des circonstances parce qu'il est *toujours* empêtré dans une situation délicate, sans issue : autrefois, à Londres, pendant sa liaison avec Néa à cause de l'existence du mari, et pendant le « temps de l'action », à cause de la venue de Néa à Narcotown alors que c'est lui maintenant qui est marié. Gordon est donc le personnage principal du roman, et ce sont ses problèmes qui, *en surface*, et tout le long du récit, semblent appeler une « solution finale » qui serait son propre fait. Or, quand s'arrête le monologue à la fin du livre, le lecteur apprend que c'est Néa qui est la victime des circonstances. La cause du cheminement progressif de Néa vers l'auto-destruction, et son évolution irrévocable vers la mort, bien que prévisibles grâce à quelques avertissements jetés çà et là par le narrateur au cours du récit, ne deviennent évidentes pour le lecteur *qu'après* le dénouement. Telle une incubation « psychologique », les raisons du drame qui se joue au plus profond de Néa, ne sont pas étalées au grand jour par le narrateur comme l'adultère commis par les deux amants et les conséquences qui en résultent.

Nous tenterons maintenant de justifier cette interprétation de *l'Incubation* en étudiant les symptômes du mal qui ronge Néa depuis sa jeunesse, et aboutit à son suicide. Nous voyons là une « opération secrète » de l'écriture de ce roman, car à certains moments, comme nous l'avons souligné plus haut, le discours laisse « percer » que c'est Néa qui est le personnage clef du roman. Par exemple, Gordon confie à Lagarde durant l'une de leurs premières conversations : « Tout dépendait de Néa. » (p. 45) ; Weingerter inquiet à propos de Néa « exposait broyait ses noires inquiétudes pressentiments » (p. 168). Cependant, à première vue, comme nous l'avons déjà mentionné, l'on pourrait croire que ce qui amène Néa à se donner la mort à la fin du récit, est le sentiment de la culpabilité qui la hante depuis sa liaison adultère avec Gordon pendant la guerre : Néa se blâmerait d'avoir ainsi poussé Jack à faire partie des Battling Bastards, et après tant d'années

se sentirait encore responsable de sa mort. Or, nous sommes d'avis que la cause du suicide de Néea remonte à beaucoup plus loin dans le passé, que l'époque de la guerre, et qu'au moment de sa liaison avec Gordon, Néea était déjà vouée à l'autodestruction.

À ce propos, le vocable désignant l'héroïne évoque bien la « situation » désespérée de celle-ci : « Antinée » est l'anagramme d'« anéanti ». Et, à plusieurs reprises dans *l'Incubation*, le discours projette le « manque d'être » de Néea. Ainsi, quand Lagarde accompagne Gordon très ivre, à la gare de Montréal où Néea doit descendre après son arrivée d'Angleterre, le narrateur avoue : « J'étais de plus en plus convaincu que Néea ou Antinée (ainsi l'avait-il nommée) non seulement ne serait pas là mais même n'existait pas n'avait jamais existé. » (p. 37). Dans cette optique, le diminutif d'« Antinée » nous semble également très révélateur : « Néea « résonne » comme « néant. » Le nom d'« Antinée » se retrouve dans *Notre-Dame-des-Flours* de Jean Genet⁵. C'est dans ce roman, le nom d'un pédéraste jouant le rôle de la femme dans le couple homosexuel ; or un pédéraste en travesti, même s'il affecte les maniérismes féminins, demeure toujours physiquement un homme : ce n'est jamais « une vraie femme », et psychologiquement, il ne possède pas d'identité propre, car il rejette celle que biologiquement lui a conférée la nature parce qu'elle ne coïncide pas avec sa réalité affective. Comme le personnage de Genet, Néea ne possède pas l'identité qui assure et rassure l'être humain dans son « moi ». Le drame qui éclate au moment de son suicide « couvait » en elle depuis fort longtemps et tous ses actes antérieurs sont motivés par une attitude envers la vie acquise depuis son enfance. Cette attitude par laquelle Néea accomplit son destin sans s'en rendre compte trouve son origine dans les circonstances de sa jeunesse.

D'abord, petite fille, elle a perdu sa mère. N'ayant pas de mère pour s'occuper d'elle, Néea est placée dans un *boarding school* et se sent négligée par son père : « ... les rares fois que son père après la mort de sa mère les rares fois qu'il venait la voir... » (p. 168). Ce sentiment d'être rejetée par son père, se concrétise pour Néea et prend une ampleur tragique quand il lui annonce, au cours d'une promenade, qu'il va se remarier. Le remariage de son père représente pour l'enfant l'abandon complet (puisqu'elle n'a plus sa mère), et la perte de l'amour paternel :

...elle s'était dit [avait rêvassé] : Si je disparaissais si nous disparaissions ensemble dans le brouillard comme la tête des grands arbres qu'on ne voit plus absorbés par le brouillard, tout d'un coup nous ne serions plus là nous serions disparus tout doucement tout tranquillement, personne ne s'en serait aperçu, fondus avalés ensemble par le brouillard (même alors toute petite qu'elle fût, elle n'avait pas peur)... (p. 168-169).

Ce passage évoque un désir d'anéantissement de la part de Néea. À l'annonce du remariage de son père, l'enfant avait souhaité le retenir auprès d'elle en l'entraînant avec elle dans la mort. Soulignons ici que Néea a

toujours envisagé de s'enlever la vie par une méthode douce et lente analogue à la disparition dans le brouillard : s'ouvrir les veines ou avaler des somnifères. En effet au cours de ce même passage où il est question du père de Née, le narrateur explique : « De mourir non pas elle n'avait pas peur de, c'était plutôt la façon de crever, le col l'étranglement de l'entonnoir, elle ne voulait pas que ça se fasse par un autre. » (p. 167).

Privée de l'amour de son père et de sa mère, Née avait alors commencé une existence flottante, voguant à la dérive, se développant physiquement, mais n'atteignant jamais la maturité affective que procure la sécurité émotive : « Elle naviguait dans les eaux essayait de louvoyer entre les écueils les icebergs de ce qu'on appelle l'âge mûr (mais jamais mûri jamais mûri), Née nageant comme nous tous entre deux eaux. » (p. 169). Se sentant seule sur terre, car « son père, elle ne le voyait à peu près jamais » (p. 32), dépourvue de l'affection nécessaire à l'épanouissement de tout individu, la rancœur et l'angoisse s'étaient installées en Née ; avant même de commettre l'adultère avec Gordon et de trahir son mari, Née se sentait déjà coupable et honteuse. Nous constatons en examinant le comportement de Née envers tous ceux qui se trouvent mêlés à sa vie, qu'elle portait en elle, telle une incubation, le secret de son existence malheureuse et manquée.

D'abord, dans ses rapports avec son père, Née a pu croire qu'il l'abandonne parce qu'elle n'a pas su lui plaire ou qu'elle a fait quelque chose de mal. Née se sent dévalorisée par le peu de cas que son père fait d'elle. Elle en vient à se mépriser et à se sentir inférieure. D'avoir à travailler comme « pionne-réceptionniste » dans un « boarding-school huppé fashionable » (p. 33) la blesse dans son orgueil. Elle se croit méprisée par les élèves du pensionnat qu'elle traite de « pimbèches » (p. 33). Nous y voyons un symptôme de la honte et de la rancœur engendrées chez Née par sa « séparation » d'avec son père.

Certains critiques ont voulu voir dans *l'Incubation* un « beau roman d'amour ». Ainsi, G. Shortliffe affirmait que *l'Incubation* mettait finalement le lecteur de Bessette, en présence de l'amour humain conçu dans la plus pure tradition classique : passion tragique véritable et insurmontable dans sa fatalité, en dépit du manque d'émotivité caractéristique du narrateur bessettien⁶. Monique Bosco partage cet avis : « *L'Incubation* est un vrai et beau roman d'amour et de mort, une véritable histoire de guerre et de passion⁷. » Quant à nous, nous y détectons un nouveau sens, inscrit dans le discours cité de Gordon, résumant sa liaison avec Née :

C'est idiot vois-tu bien, *it's maddening* démentiel, depuis dix ans, *a casualty* une disparition, après dix ans, drôles d'animaux nous sommes de drôles d'animaux, un membre s'introduit pénétre — *by chance*, pour ainsi dire, par hasard — dans une cavité et nous sommes parfois *done for* comment dit-on oui foutus, Née est-ce que je la connais est-ce que je l'ai jamais connue, foutus gags obsédés. (P. 87-88.)

Ces énoncés ne véhiculent aucune trace d'affection ou de tendresse: les mots «*a casualty* — une disparition» font allusion à la culpabilité causée par la mort de Jack; «drôles d'animaux» représente l'aliénation dans le refus de l'humain; cette expression «drôles d'animaux» immédiatement suivie de la phrase «un membre s'introduit pénétre — *by chance*, pour ainsi dire, par hasard — dans une cavité» décrit l'accouplement sexuel à la manière des bêtes; et finalement, la réflexion «Néa est-ce que je la connais est-ce que je l'ai jamais connue» implique l'aliénation, le manque de communication et renforce l'idée de sexualité dépourvue d'amour. Nous admettons que la situation décrite dans *l'Incubation* est tragique, mais nous estimons qu'elle est tragique à cause du manque d'amour et de communication entre les personnages.

Cette absence d'amour, le discours du narrateur l'impute à Néa qui ne s'aimant pas elle-même parce qu'elle se sent indigne, est incapable d'aimer qui que ce soit: «elle se détestait détestait Gordon... elle détestait Jack.» (p. 83).

En retraçant les événements du récit selon leur ordre chronologique, nous constatons que Jack est la première personne avec qui Néa ait eu des rapports intimes. Dans les entretiens rapportés par Lagarde où Néa lui raconte sa vie à Londres, celle-ci insinue qu'elle avait épousé Jack pour des raisons de sécurité matérielle uniquement. Pendant leur promenade dans les rues de Londres, les deux époux s'étaient invectivés et accusés mutuellement:

Jack cet étranger à la voix sifflante haletante lui décochait des injures, elle l'avait épousé oui elle l'avait épousé non elle n'avait pas d'argent, oui son père était ruiné oui elle était pionne dans un *boarding school* non elle ne l'aimait pas non elle ne l'avait jamais aimé il avait cru l'acheter, oui elle était libre elle ne lui devait rien. (P. 95.)

Ce même passage indique qu'aucun lien d'affection n'unit Néa à son mari. En examinant de plus près les rapports des deux époux, nous nous rendons compte que Néa manifeste le plus profond désarroi dans son comportement envers Jack, exprimant des sentiments tous plus contradictoires les uns que les autres. Victime d'une anxiété dont elle ne connaît pas la cause, Néa semble vivre dans un état d'égarement permanent qui exclut tout esprit de suite, toute harmonie et toute stabilité dans sa conduite. C'est d'ailleurs l'impression que communique le discours du narrateur selon les propos de Gordon, dans le bar où celui-ci commence à lui parler de Néa pour la première fois:

...Gordon au fond uniquement préoccupé de Néa d'Antinéa (dont je n'avais guère saisi le nom à supposer qu'il l'eût déjà prononcé à l'existence ou plutôt à la personnalité composite télescopé de laquelle je ne croyais guère... (P. 90.)

Néa avait rencontré Jack alors qu'elle était dans un *boarding school* et elle l'avait épousé étant encore très jeune mais «elle ne l'aimait pas [Jack] elle ne l'avait jamais sans doute jamais aimé, peut-être durant les

premiers mois de son mariage — et encore » (p. 32). Ensuite, il y avait eu la guerre et Jack s'était enrôlé. Il avait d'abord servi comme mécanicien puis il était devenu artilleur et, rendu au front, il avait été blessé à la tête. Née en avait reçu la nouvelle par télégramme et « ça lui avait donné un drôle de coup [la blessure de Jack]... pourtant elle ne l'aimait pas l'avait-elle jamais aimé » (p. 33). Dans ce passage, nous constatons l'ambivalence et l'incertitude qui règnent dans l'âme de Née à propos de son mari. Le fait que Jack soit blessé lui donne un choc mais en même temps, elle souhaite qu'il soit « englouti détruit annihilé » (p. 34), comme la feuille de télégramme qu'elle roule en boule et enfouit dans son sac (p. 33). Son mari lui écrit, mais elle lit à peine ses lettres qui l'exaspèrent par leur ton moral et vertueux. Elle ne répond à ses « épîtres sermons patriotico-moralisateurs » que par quelques mots. Quand Jack était revenu du front à cause de sa blessure, c'est Gordon qui avait dû aller lui rendre visite à l'hôpital, car Née « voulait le voir le moins possible — Jack — s'entend » (p. 39). Par contre, consciente de la jalousie de Gordon, Née a peur qu'il fasse du mal à Jack dont elle croit qu'il ne se remettra pas de sa blessure : « Jack allait mourir il le disait elle le savait elle le souhaitait, elle en voulait à Gordon à Jack elle s'en voulait. » (p. 95). En face de ces sentiments contradictoires que manifeste la jeune femme, de ses fluctuations constantes, le lecteur se rend bien compte que Née n'arrive pas à « se retrouver », qu'elle est empêtrée dans une situation dont elle n'arrive pas à démêler les causes profondes. Le comportement illogique de Née coïncide parfaitement avec les sentiments d'impuissance, d'impossibilité de « saisir » l'univers, « d'atteindre les choses et les gens », propres à ceux qui, sevrés d'affection dès leur prime enfance souffrent d'instabilité affective. Finalement, quand Jack disparaît après s'être fait muter dans les Battling Bastards, la jeune femme devient complètement désespérée. Il est évident que Née et Gordon se sentent responsables de la mort de Jack, et l'amant de celle-ci, tout comme le narrateur semblent convaincus que c'est la culpabilité qui hante la jeune femme, et suscite chez elle une conduite si bizarre. Née elle-même y croit : puisqu'elle refuse absolument de revoir Gordon après l'annonce de la disparition de Jack, c'est donc que dans son esprit, elle associe cette disparition à leur liaison adultère. Ainsi, la véritable cause du désarroi de Née demeure cachée pendant que Lagarde raconte les événements du temps de la guerre. Or, le narrateur insiste tellement (p. 32, 34, 35, 37, 39,, 66, 67) sur le désir de Jack de se distinguer pour sa patrie (le sobriquet d'Union Jack en révèle long à ce sujet) qu'il semble que, si Jack n'est pas revenu du front, c'est parce que lui-même y avait été poussé par un complexe de patriotisme et d'héroïsme excessif beaucoup plus que par la douleur que lui aurait causée la liaison de sa femme avec Gordon. Cela confirmerait que la cause profonde de l'immense confusion de Née est autre que la culpabilité d'une femme adultère, puisque de toute façon, elle n'aimait pas Jack et tenait très peu à Gordon.

Pourquoi donc Née est-elle si bouleversée à la mort de son mari au point d'en perdre contact avec la réalité ? Serait-ce que pour la jeune

femme la disparition de Jack signifie un nouvel abandon, une répétition de la blessure irréparable que lui fit son père en se remariant ? Comme nous l'avons souligné, Néa souffre depuis son enfance d'avoir cru être rejetée pour n'avoir pas su conserver l'amour de son père ; la mort de son mari envenime son mal et ne fait qu'aggraver la situation. En effet, Néa sait que l'adultère est une faute, et la disparition de Jack, comme autrefois le remariage de son père, confirme dans son esprit l'impression qu'elle est « indigne », même si elle n'aime pas Jack ou peut-être *parce qu'elle* ne l'aime pas, ce qui ajouterait à son sentiment de culpabilité. Toute personne névrosée envisage nécessairement la vie uniquement selon ses propres besoins : ce qui inconsciemment « commotionne » Néa, c'est que l'homme qui, *légitimement faisait partie de sa vie* par le mariage, *l'a volontairement quittée pour l'amour de sa patrie*, comme autrefois son père *l'a abandonnée pour l'amour d'une autre femme*. Néa, ne possédant pas non plus l'assurance et la stabilité affective que confère l'amour maternel, sera incapable de surmonter cette dernière épreuve et c'est à ce moment-là qu'elle tente de se suicider pour la première fois (p. 98).

Si nous examinons maintenant l'attitude de la jeune femme envers Gordon, nous nous rendons compte qu'elle manifeste la même ambivalence. Cependant, pour le lecteur non averti, son comportement est encore plus inexplicable et devient de plus en plus étrange à mesure que se développent leurs relations. Nous savons déjà que Néa ne se sentant pas « aimable » parce que ne se croyant pas « aimée », est incapable d'aimer qui que ce soit. Il faudrait ajouter que sa participation au plaisir charnel lui procurant des sensations physiques bien concrètes, Néa en faisant l'amour aurait eu l'impression de « se retrouver » et d'acquérir ainsi l'identité dont l'avait privée l'absence de chaleur familiale. Elle détestait Gordon ; si elle était devenue sa maîtresse, c'est parce que sous les bombes, l'acte sexuel lui donnait l'impression de « vivre » intensément (p. 53-57). Cette identité fragile et éphémère parce que basée sur des sensations et non sur des sentiments, disparaît facilement, et avec elle la sérénité. Affolée par la mort de Jack, Néa s'en prend à Gordon qui finit par quitter l'Angleterre :

...elle lui faisait presque peur, ses crises de larmes frénésies accusations reproches à chaque nouvelle entrevue le bouleversaient lui donnaient la chair de poule, si bien qu'il en était venu à se demander à quoi ça rimait pour lui de rester là dans son officine à Londres (p. 45).

Néa avait donc pratiquement chassé Gordon de sa vie. Ce geste l'avait laissée plus seule que jamais. Pourtant Gordon était prêt à rester auprès d'elle (p. 43, 44, 45, 53). Après le départ de Gordon, « ça n'avait plus été qu'une demi-vie larvaire qu'une demi-vie » (p. 53). C'est à ce moment-là que Néa elle-même s'était rendu compte du vide dans son existence :

...après le départ de Gordon (dont elle s'était à peine rendu compte ou même pas du tout), flottant dans une espèce de vide de néant comme à l'intérieur d'une cloche de verre, même pas... comment

remplir ce vide affreux vertigineux... ce vide psychologique s'était ensuite peu à peu non pas peuplé ou meublé (c'eût été trop dire) mais teinté tacheté (de quoi elle l'ignorait) des projections ou perceptions vagues déchiquetées fragmentaires, elle avait recommencé si l'on peut dire à vivre insensiblement dans la réalité dans ce qu'on appelle la réalité mais ce n'était — fatalement — plus la même qu'auparavant non seulement parce que la guerre les bombardements étaient finis... non il n'y avait pas que cela, que ces changements qui appartenaient à la réalité réelle, non plus que la disparition de Jack le départ de Gordon... il y avait eu aussi comment dire englobant baignant teintant tout cela cette fadeur cette impondérabilité ce flottement... elle avait si l'on peut dire recommencé à vivre mais qu'est-ce que ça veut dire : à vivre, qu'est-ce qui la rattachait l'ombilicalisait au passé lointain moins lointain récent, au passé (p. 50-51).

Si nous avons si longuement cité ces réflexions attribuées à Née grâce au discours indirect libre, c'est que ces énoncés effectuent une mise en place du « manque d'être » déjà instauré dans le récit.

Dans cette optique, il est compréhensible que Née tente désespérément de « s'accrocher » à quelque chose et elle vient relancer Gordon au Canada. Quand Lagarde rencontre Née pour la première fois, elle respire de santé (p. 49) car elle entretient l'espoir de refaire sa vie. Mais après quelques jours passés avec Gordon à Montréal, elle se rend compte que là n'est pas le secret de la guérison de son mal. Elle retombe dans l'apathie et l'indécision. Lagarde laisse entendre que l'attitude de Née est due à l'existence de Maggie dans la vie de Gordon (p. 42). Il est inconcevable pourtant, que Née ne comprenne pas qu'après dix ans Gordon se soit marié, et qu'elle puisse le lui reprocher. Encore une fois le discours du narrateur rend compte de la situation :

...elle ne pouvait plus parler à Gordon comme autrefois, l'avait-elle jamais pu d'ailleurs, il avait ses souvenirs elle avait les siens... ce n'était plus comment dire la même longueur d'onde, à qui la faute, avec lui au moins elle avait cru elle s'était imaginé, mais après dix ans ou presque était-ce raisonnable de s'attendre, pouvait-on espérer que... (p. 78).

Au contraire, étant profondément malheureuse et ne voyant pas de solution à son problème, Née est poussée à faire souffrir les autres. Quand finalement elle se décide à se rendre à Narcotown, c'est avec ces paroles :

Partons partons vite, qu'est-ce que nous attendons, voilà des semaines des mois (j'ai l'impression) que je moisie que je croupis dans cette chambre, partons, tant pis pour lui Gordon Blackwell il faut bien qu'il y goûte aussi, c'est lui le responsable. (P. 84).

Née ignore ici la véritable raison de son anxiété permanente, mais maintenant qu'elle comprend que Gordon ne tient plus tellement à elle, elle voudrait lui faire partager son inquiétude. En effet, Gordon confie à Lagarde qu'autrefois, il avait sans doute aimé Née (p. 48), alors, maintenant, il ne pouvait la laisser tomber, c'était une question de « chevaleresque point d'honneur d'obligation morale » (p. 49). Quand Née et Gordon se retrouvent à Montréal, celui-ci lui adresse à peine la parole (p. 96), après

les avoir traînés en état d'ivresse, elle et Lagarde, dans les clubs de Montréal (p. 49). C'est à partir de ce moment que l'aliénation de Née s'extériorise à nouveau. Elle devient de plus en plus léthargique et confuse. Elle ne sait plus ce qu'elle veut (p. 92, 94, 103). À Narcotown, Née fuit Gordon (p. 122) et ne parle plus guère à personne. Elle se traîne comme un corps sans âme, une coquille vide. Dans ses réminiscences, le narrateur résume bien l'existence de la jeune femme dont le comportement devient de plus en plus inquiétant :

...mais peut-être n'espérait-elle rien du tout peut-être se disait-elle — si toutefois il lui restait la force de formuler ou même d'avoir des pensées — que ça ne valait pas la peine de se déplacer encore une fois de refaire ses bagages vider ses tiroirs, que tout lui était égal, que tout était égal depuis qu'elle avait appris — comment ? par qui ? mais ça devait fatalement arriver — l'existence de Maggie des enfants... (p. 123).

Soulignons combien, d'après cette citation, le discours induit en erreur en attribuant la mélancolie de Née à l'existence de Maggie ; car quand Maggie quitte Gordon avec les enfants (p. 153), Née demeure inflexible et refuse toujours de le voir (p. 128, 137). Si le malheur de Née avait été causé par son désir insatisfait de partager sa vie avec Gordon, elle aurait exulté au départ de sa rivale et aurait repris goût à l'existence. Au contraire, son comportement devient de plus en plus morbide et incompréhensible pour ceux qui l'entourent. Elle refuse même de parler à Weingerter et s'enferme dans sa chambre (p. 166).

Cependant, Weingerter est le seul personnage qui s'inquiète vraiment de la santé de Née. Le vieillard semble également être le seul qui se doute que l'aliénation de la jeune femme n'est pas nécessairement due à ce sentiment de culpabilité causé par l'adultère auquel elle-même et tous les autres attachent tant d'importance. Ainsi, au cours de ses confidences à Lagarde, Weingerter remarque :

...parlant quelquefois de Jack (de la disparition duquel elle se sentait en quelque sorte responsable) mais il n'y avait pas moyen de comprendre pourquoi, Weingerter l'interrogeait la pressait de questions (dans l'espoir *nicht wahr* de la soulager de dénouer *ach* comment dire ce nœud de vipères qui couvait fermentait au fond d'elle-même mais il n'y avait pas moyen... (p. 63-64).

Soulignons en passant, nous basant sur cette citation, que le sentiment de culpabilité de Née, supposément causé par la seule disparition de Jack, est étalé au grand jour dans *l'Incubation* ; tout le monde en parle, ce n'est donc pas ce qui «fermente» *secrètement* en elle, comme le soupçonne Weingerter dont la sollicitude le rend plus perspicace que les autres. L'épisode de la liaison de Gordon et de Née à Londres sert à masquer au lecteur le désir d'anéantissement qui «couve» au plus profond de l'héroïne depuis la perte de ses parents. Le vieillard est également le symbole de l'image du père dans la vie de la jeune femme : «Peut-être aussi s'était-elle aussi attaché à Weingerter sentait-elle devinait-elle la nature des indéfinis-

sables liens affinités qui en un sens si profondément l'unissaient à l'octogénaire.» (p. 123-124). Or, paradoxalement, c'est Weingerter qui, parce qu'il tente de faire quelque chose de positif et de salubre pour Née, contribue à son suicide en lui offrant nuit après nuit des somnifères (p. 113, 139) qu'elle accumule pour les avaler d'un seul coup (p. 176) et ainsi, s'enlever la vie. Au moyen de ce paradoxe l'on constate que l'image du père dans ce roman demeure jusqu'au bout néfaste à sa fille en étant d'abord, *la cause* de sa volonté d'auto-destruction, puis ensuite, *l'instrument* de son suicide. Toutefois, cet aspect «psychologique» de *l'Incubation* n'est nullement apparent tout le long du récit que constitue le monologue du narrateur.

Cette histoire se déroule ainsi comme un roman à suspense, le suicide de Née arrivant comme une surprise, un véritable coup de théâtre, car, jusqu'aux toutes dernières pages, le discours distrait et déroute le lecteur en présentant, grâce aux énoncés du narrateur plusieurs dénouements possibles au drame qui se joue. D'abord, Lagarde imagine que Gordon essaiera, par jalousie, de tuer Weingerter (p. 161), comme Née autrefois à Londres, avait cru que son amant attaquerait son mari. Ensuite, Lagarde suggère en dépeignant Maggie revenue habillée en veuve, «vêtue de noir», que c'est Gordon lui-même qui s'est enlevé la vie (p. 162), complètement déséquilibré par la situation sans issue où il se trouvait (p. 137). Puis, le discours formule un bref avertissement du drame qui va se produire: Weingerter intervient auprès de Née pour lui faire prendre des somnifères (p. 163). Ensuite, Lagarde revient à Maggie: il rêve qu'il ira intercéder auprès d'elle à Toronto, pour la réconcilier avec son mari (p. 163-164-165). Puis, c'est de Gordon qu'il est de nouveau question: il ne s'est pas suicidé, il guette quelqu'un «en faction derrière le grand érable d'artreux Gordon blotti sous la fenêtre.» (p. 165). Très habilement le discours insinue ainsi, que c'est Née que Gordon fera disparaître pour mettre fin à son atroce dilemme. Cette impression est confirmée dans l'esprit du lecteur par le fait que, sur cette même page, les énoncés articulent la peur qu'a la jeune femme (p. 165) non de mourir, mais «que ça se fasse par un autre dans la pénombre dans la nuit à l'extérieur par une silhouette haineuse crispée surgie de l'ombre en traversant le parc bondissant soudain de derrière un tronc d'arbre comme une bête fauve» (p. 167-168). C'est à ce moment-là dans le roman, qu'est révélé par l'entremise du narrateur, ce qui, selon nous, est la clé du drame: Née parle à Lagarde de sa vie, *avant* d'avoir rencontré Jack et Gordon alors qu'elle était orpheline de mère et délaissée par son père; mais ce passage n'éclaire pas le lecteur sur le dénouement qui approche. Au contraire, le discours détourne une dernière fois notre attention avant la catastrophe, en décrivant par le truchement de l'imagination de Lagarde, une situation idéale où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes: Maggie revient de Toronto, indulgente envers son mari, compatissant envers Née; Weingerter et Gordon se réconcilient (p. 170); le discours laisse entendre que tout finira par s'arranger. Cet artifice a pour effet de rendre plus saisissante et plus théâtrale l'action

finale. En effet, nous constatons que pendant les quatorze dernières pages du récit, avant la découverte du cadavre de Née, la narration a égaré le lecteur en lui présentant toutes les façons possibles de terminer le cauchemar que vivent les personnages. Il nous semble très révélateur que Née décrive à Lagarde ses rapports avec son père juste avant son suicide. Le rapprochement de ces deux épisodes résume pour nous la «signification» psychologique que nous attribuons à *l'Incubation*: jusqu'à la fin du récit, personne ne soupçonne que le suicide de Née «couvait» en elle depuis son enfance car, petite fille, elle se sentait déjà coupable et dépourvue d'identité propre; incapable de s'aimer, elle n'aime personne; de plus en plus aliénée, elle se détruit totalement de sa propre main. Cet aspect de *l'Incubation* est masqué par le thème de la culpabilité *adultère* qui revient constamment et dissimule les véritables raisons du drame. Ce suicide qui se prépare sourdement et de longue date, mais qui n'est décrit qu'à la fin du roman, empêche *l'Incubation* d'être un «vrai» «nouveau roman», comme le souligne R. Robidoux:

Pour que l'enregistrement du courant vital qu'est le monologue intérieur fût parfait, il aurait donc fallu qu'au départ et tout au long du récit le lecteur connût le fait du suicide d'Antinée, événement obsédant que Lagarde s'emploie tant qu'il peut à refouler de sa conscience: il y a là, en soi, un jeu de cache-cache qui eût offert au romancier un redoutable défi au plan formel⁸.

Il y a donc double «incubation» au sein de ce roman: tout d'abord, dans le personnage de Née qui porte en elle-même, dès sa jeunesse, sa fin tragique et l'ignore; et ensuite, dans la structure du récit où le dénouement est «porté» dans le discours du narrateur tout le temps de son monologue mais n'est révélé qu'à la fin du livre.

Renée Leduc,
Université de Toronto.

1. Patricia Smart, «Relire *l'Incubation*», *Études françaises*, VI (mai 1970), p. 204.
2. *Ibid.*, p. 200.
3. *Ibid.*, p. 204.
4. Édition utilisée: Gérard Bessette, *l'Incubation*, Montréal, Librairie Déom, 1965.
5. Jean Genet, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1951, p. 100.
6. Glen Shortliffe, «Evolution of a Novelist: Gérard Bessette», *Queen's Quarterly*, LXXIV (printemps 1969), p. 54, 58. [Notre traduction.]
7. Monique Bosco, «*l'Incubation*», *le Magazine Maclean* (juillet 1965), p. 46.
8. Réjean Robidoux, «le Cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond c'est la forme», *Livres et auteurs québécois*, 1971, p. 21.